

pourvoyeur d'immortalité et qui se place au centre d'une communauté symbolique, conviée par lui au *symposium* poétique (L. Cottagnies, « Robert Herrick, un Horace anglais ? »). La structuration de l'ouvrage en chapitres aurait assurément rendu sa lecture plus aisée (mais était-elle vraiment possible ?). Toutefois, les échos et les citations internes, qui sont nombreux, donnent au lecteur le sentiment d'avoir entre les mains, non pas un recueil de vingt-trois articles isolés, mais bien un ouvrage qui propose une réflexion collaborative et dynamique. L'article d'A. Deremetz sur l'Horace *personatus* inaugure par exemple dans l'ouvrage une série de contributions où la notion de *masque* (*persona*) est minutieusement interrogée et réinterrogée (notamment celles de P. Dubailly, « Lyrisme satirique et sublime de l'intime chez Horace et ses disciples » et de C. Marias Martinez sur l'auteur espagnol Diego Hurtado de Mendoza). Plus loin, la seizième contribution « Le privé et l'intimité au XVII^e siècle doivent-ils quelque chose à Horace ? » (H. Merlin-Kajman) fait intervenir la notion de particulier et pousse ainsi plus loin la réflexion conceptuelle proposée par l'ouvrage qui prenait initialement appui sur la dichotomie privé/public. Le traitement des notions de privé, de particulier, de masque ou encore d'intimité ne cesse donc dans tout l'ouvrage de progresser et de s'enrichir. Par ailleurs, les articles portant sur la réception d'Horace – qui procèdent toujours à des analyses minutieuses des passages ou des citations latines convoqués – permettent non seulement de mesurer l'importance du modèle horatien pour les auteurs de la première modernité, mais contribuent aussi en retour à éclairer l'œuvre d'Horace. Aussi l'ouvrage passionnera-t-il à coup sûr à la fois antiquisants et modernistes.

Maryse SCHILLING

Corinne JOUANNO (Ed.), *Les silences de l'historien. Oublis, omissions, effets de censure dans l'historiographie antique et médiévale*. Turnhout, Brepols, 2019. 1 vol. broché, 15,6 x 23,4 cm, 371 p. (GIORNALE ITALIANO DI FILOGIA. BIBLIOTHECA, 20). Prix : 80 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-58431-7.

Les douze articles regroupés dans ce volume à la suite d'un avant-propos (anonyme) sont le fruit de deux séminaires organisés à l'université de Caen en avril 2015 et février 2016, qui regroupaient historiens et philologues ; ils couvrent une période qui s'étend de la Grèce des cités à l'époque des Croisades. Les treize textes sont accompagnés d'une double bibliographie, celle des sources et celle des études secondaires. Ils sont suivis des résumés des douze contributions et d'un index des noms d'auteurs et de personnages. L'avant-propos présente les différents contributeurs, inscrit leurs analyses du silence des historiens dans une perspective novatrice et dresse une brève synthèse du travail accompli. Nous apprenons ainsi que la question des « blancs du récit historique », posée une première fois par Jacques Le Goff et par Nicole Loraux, a progressivement conquis une place notable dans la réflexion des modernes, que ces silences des historiens soient voulus ou non et quelle que soit leur forme (réticence, prétérition, circonlocution). Quant aux résultats acquis, ils instaurent une méthodologie permettant notamment de déceler les omissions éventuelles ou les effets de censure, d'expliquer la présence de silences par la typologie des œuvres ou par des motifs hétérogènes et de cerner la place de l'impensé, qu'on ne peut pas toujours expliquer. Les quatre premiers

articles sont consacrés à la Grèce ancienne. (1) Christine Hunzinger analyse les réticences exprimées par le narrateur dans l'*Enquête* d'Hérodote à propos de différents sujets qu'il affirme connaître et refuse de dire. Elle passe d'abord en revue les textes dans lesquels figurent de telles indications. Elle analyse ensuite les modes d'énonciation refusés et leurs motifs variés. Elle dégage enfin de cette hétérogénéité certaines lignes directrices : le tiraillement dramatisé du narrateur entre des exigences contraires et un sens des limites, grâce auxquels le narrateur peut jouer avec les attentes de son public. (2) Françoise Ruzé s'interroge sur l'oubli dont Clisthène a été l'objet, alors que sa réforme a assuré la solidité de la démocratie athénienne, dont les principes sont évoqués, et est célébrée par les historiens modernes. À partir des rares témoignages des Anciens, elle envisage quatre explications : le rôle obscur de Clisthène dans les événements auxquels il a été mêlé ; la réécriture du passé national d'Athènes s'accommodant mal des soupçons qui planent sur la famille des Alcéméonides à laquelle appartient Clisthène ; l'absence de clarté de sa position politique aux yeux des historiens anciens ; l'absence de charisme et l'extrême discrétion du personnage, peu propices à son héroïsation. (3) Pour sa part, Stavroula Kefallonitis décèle un usage politique dans les silences de Thucydide et de Denys d'Halicarnasse (*Antiquités romaines*). Ceux du premier reflètent la prudence des acteurs de l'histoire face à des groupes dominants, ou un désir de l'historien de ne pas mettre en avant ce qui n'entre pas dans le cadre de son idéologie et de ses jugements, ou encore de dissimuler les lacunes de son information, voire son peu d'intérêt pour certaines questions. Les silences de Denys peuvent sans doute également dissimuler un manque d'information, mais ils sont surtout mis au service d'une réécriture du passé à propos de la civilisation étrusque, dont les Romains récusent l'importance. (4) Enfin, Aurélien Pulice étudie la façon dont deux biographies byzantines comblent les lacunes de leur information sur la vie de Thucydide en recourant à une description de son physique, plus allégorique que réaliste, et à la mise en avant de la formation rhétorique qu'il aurait reçue d'Antiphon et qui sert l'ego des auteurs de ces évocations de l'historien. Les quatre articles suivants traitent du monde romain à l'époque de l'Empire et de l'Antiquité tardive. (5) Fabrice Galtier étudie les silences proclamés (« je sais mais ne dis pas ») et les silences interdits (« je voudrais ne pas le dire mais je le dis quand même ») figurant dans les *Annales*. Ces deux options servent le but moral poursuivi par l'historien en fonction de normes auxquelles il adhère : soit le dégoût inspiré par le sujet abordé est tel qu'il vaut mieux se taire partiellement ou totalement pour ne pas heurter le lecteur, soit le silence serait avantageux vu l'écœurement éprouvé par Tacite, mais impossible, car le lecteur a droit à l'information. (6) Olivier Devillers compare les relations des événements survenus en 32 chez Tacite (dans les *Annales*), chez Suétone et chez Dion Cassius de manière à dégager leur tronc commun et leurs silences, qu'il s'agisse de « je sais mais ne dis pas » ou de « je devrais me taire, mais je le dis quand même ». Il en dresse un tableau comparatif et les rapporte à l'idéologie personnelle de chaque historien : intérêt pour l'ordre sénatorial chez Tacite, pour le caractère des princes chez Suétone, pour les institutions chez Dion Cassius. (7) Consacrant son intervention aux 12 panégyriques latins produits par Pline le Jeune et par des orateurs gaulois du IV^e siècle ap. J.-C., Christine Delaplace commence par faire l'histoire de leur édition, avant d'analyser les deux aspects communs à l'ensemble du corpus : d'une part, l'exaltation de l'éternelle Victoire remportée contre les Barbares, qui vise à rassurer les provinciaux, d'autre part, le silence

sur la « diplomatie de la Paix », portant essentiellement sur les subsides octroyés aux Barbares, pour éviter que les provinciaux soient découragés par un exposé sur la situation réelle de l'empire ou irrités en découvrant à quoi servent les taxes de plus en plus lourdes. (8) Enfin, Éric Fournier compare, à travers leurs silences, les attitudes d'Ammien Marcellin et de Victor de Vita, auteur d'une *Historia persecutionis Africanae provinciae*, face à la diversité religieuse du V^e siècle. Ammien Marcellin, peu favorable à la religion chrétienne, exprime ses réticences de façon subtile en mettant en avant les qualités de la culture païenne à laquelle il adhère. Au contraire, pour promouvoir le mouvement des nicéens, Victor de Vita charge les Vandales de toute sorte de barbarie, alors que d'autres auteurs soulignent les aspects positifs de leur gouvernement. La dernière partie du volume traite du Moyen Âge occidental et oriental. (9) Pierre Bauduin décrypte les silences de Guillaume de Jumièges dans son évocation du règne du duc de Normandie Richard II au XI^e siècle (*Gesta Normannorum ducum*). Après avoir passé en revue plusieurs types de silences, il analyse en détail les chapitres 15 et 16 du livre V, qui projettent un éclairage radicalement différent sur des événements marquants du règne de Richard II. Ce dernier est présenté comme un fidèle allié du roi de France dans le chapitre 15, comme son adversaire dans le chapitre 16, sans que le chroniqueur ne fournisse les motifs de ce comportement ambigu. (10) Marie-Agnès Lucas-Avenel confronte l'*Histoire du Grand Comte Roger et de son frère Robert Guiscard*, rédigée entre 1035 et 1098, et l'*Historia Sicula* de l'Anonyme du Vatican, composée par deux auteurs différents, l'un intervenant en 1147, l'autre poursuivant le travail. Elle s'interroge sur les silences de l'Anonyme du Vatican et met en évidence la volonté des auteurs de faire de Tancred et de ses fils une lignée d'une grande piété et fidélité à Dieu plutôt que de vaillants guerriers. (11) En analysant la première partie de la *Chronographie* de Michel Psellos, qui recouvre les années 976-1078, Corinne Jouanno démontre la duplicité de l'auteur : d'une part, celui-ci distingue théoriquement l'utilisation du silence, servant le propos des œuvres encomiastiques, et celle d'une parole libre et sereine, propre à l'historien ; d'autre part, sa présentation des différents règnes est truffée de prétérations qui ne sont en fait que des insinuations malveillantes ou une *damnatio memoriae*, ou une absence d'intérêt pour le sujet abordé, voire de l'autocensure. La proclamation théorique des devoirs de l'historien ne servirait dès lors qu'à dissimuler le but poursuivi, à savoir la critique d'empereurs responsables de la décadence de leur État. (12) La contribution de Stanislas Kuttner-Homs a pour objet le règne de Jean II Comnène tel qu'il est présenté dans la synthèse élaborée par Nicétas Chôniatès, dont les omissions délibérées sont analysées avec soin. La construction du portrait d'un empereur idéal et le silence instauré à propos des défauts d'un règne, que mentionnent d'autres sources historiques, correspondent à une stratégie de l'historien, celle de faire des règnes de Jean II et de ses successeurs une tragédie du déclin de l'empire byzantin, dont le dénouement funeste est la conquête de Constantinople par les croisés en 1204. On aurait aimé que le travail en commun de deux séminaires ait davantage influencé la conception du volume au moins sur deux points. Ainsi, on regrettera que les différents aspects du silence et les mots qui l'évoquent n'aient pas été davantage développés dans l'avant-propos de manière à éviter des redites théoriques dans plusieurs contributions. On se demandera également pourquoi les citations des sources n'ont pas été présentées de la même manière dans toutes les contributions où on trouve tantôt l'original dans le texte et la traduction dans

les notes, tantôt l'inverse. Mais ces regrets sont moindres que le fruit et le plaisir que l'auteur de cette recension a tirés de sa lecture des douze contributions, stimulantes par la variété de leurs sujets et par leurs approches du silence des historiens étudiés. Toutes balisent un chemin original dans l'étude des « blancs de l'histoire », laquelle complète harmonieusement celle de l'établissement de la véracité des faits. On ne doute pas que le présent volume sera bien accueilli par les antiquisants et les médiévistes et qu'il stimulera d'autres recherches en ce domaine, auxquelles il offre une base de départ solide et durable.

Monique MUND-DOPCHIE

Frances MUECKE & Maurizio CAMPANELLI (Ed.), *The Invention of Rome: Biondo Flavio's Roma Triumphans and its Worlds*. Genève, Droz, 2017. 1 vol. broché, 17,5 x 25 cm, 296 p., 5 fig. n/b. (TRAVAUX D'HUMANISME ET RENAISSANCE, 576). Prix : 48 CHF. ISBN 978-2-600-04789-0.

Les éditions Droz nous ont habitués à des ouvrages de très grande qualité : c'est encore le cas ici avec ce volume consacré à la *Roma triumphans* de Biondo Flavio. Cet ouvrage a vu le jour à la suite d'un projet de recherche soutenu par l'Australian Research Council, qui s'est concrétisé ensuite par un colloque à la British School of Rome en 2014. Son but est d'offrir une compréhension plus approfondie de la nature, du contenu, des idées et de l'impact de la *Roma triumphans*, le dernier chef-d'œuvre de Biondo Flavio, écrit en 1459. Malgré son importance et son intérêt, il reste largement méconnu ; l'ouvrage collectif recensé ici propose une contextualisation et des lectures approfondies (p. 10), en multipliant les approches (p. 12) de l'œuvre de Flavio. – Ce volume est divisé en trois parties. La première analyse le contexte, le genre et les buts de la *Roma triumphans* : deux contributeurs, Anne Raffarin et Angelo Mazzocco, comparent les épilogues respectifs de la *Roma instaurata* et de la *Roma triumphans*, avec l'objectif d'explorer les contextes littéraires, culturels, historiques et politico-religieux des deux œuvres. La troisième contribution, dont l'auteur est Frances Muecke, essaie d'établir quelle est la nature de cette œuvre plutôt difficile à classer et qui appartient surtout à la vaste tradition des compilations, parmi lesquelles elle fonde une nouvelle branche. La deuxième partie, intitulée « *Mores et instituta* », explore des thèmes importants de l'œuvre de Biondo Flavio. Le premier à être analysé est celui de l'attitude de Flavio envers la religion des Romains (encore Frances Muecke) ; James Hankins démontre ensuite que le cœur même de la *Roma triumphans* consiste en une interprétation cohérente des institutions romaines de la République ; Giuseppe Marcellino aborde la digression de Flavio centrée sur les écrivains et la production littéraire dans la Rome ancienne ; la subdivision suivante de l'œuvre, les livres VI et VII consacrés au système militaire, est analysée dans le chapitre écrit par Ida Gilda Mastroianni, dans lequel elle retrace les courants de pensée de l'auteur à travers la combinaison de ses sources ; Maurizio Campanelli évoque maintenant la querelle qui opposa Flavio à Francesco Barbaro à propos des restes monumentaux de Rome ; enfin, Peter Fane-Saunders place le discours architectural de la *Roma triumphans* en perspective avec, entre autres, le *De re aedificatoria* de Leon Battista Alberti. La troisième partie de ce volume se concentre sur trois phases de la réception de l'œuvre de Flavio : la diffusion des manuscrits dès la fin de la rédaction de l'ouvrage ; son influence avant la publication d'autres traités